

Elevée par un père philosophe, formée au Conservatoire de Fribourg, de Lausanne et au Cours Florent, Muriel Imbach s'est tournée vers la mise en scène au début des années 2000, avant de découvrir, en 2014, la philosophie pour les enfants.
CÉDRIC SANDOZ

Muriel Imbach, le théâtre et la philo à hauteur d'enfant

NYON L'artiste associée à l'Usine à gaz dédie son énergie créatrice au jeune public, entre création de spectacles, médiation culturelle et scolaire.

PAR **MAXIME MAILLARD**

Formée à la philosophie pour enfants au Canada, la metteuse en scène fribourgeoise Muriel Imbach collabore depuis trois ans avec l'Usine à gaz en tant qu'artiste associée. Une fonction peu courante dans le monde théâtral suisse, développée main dans la main avec la directrice Karine Grasset.
La collaboration se traduit notamment par un soutien financier et un accès privilégié aux salles et espaces de travail de l'institution nyonnaise. Cela a permis à la fondatrice de la compagnie La Bocca della Luna d'y coproduire trois spectacles jeunes publics, dont «Les amours» (2024), fresque intime et poétique nourrie par des ateliers philo menés avec les élèves de la ville. Une démarche documentaire qui constitue la matrice de la plupart de ses créations.
A Nyon, son rôle consiste également à mettre en place des formats de médiation scolaire. L'un d'eux, baptisé «Et si on en parlait?» invite les enfants à donner forme à leur ressenti et à penser l'expérience théâtrale à travers différents médiums comme le dessin, la fresque collective ou la parole. Il sera proposé ce dimanche à l'issue du spectacle «Biais aller-retour» (dès 8 ans), avant une visite des coulisses de l'Usine à gaz.
Autant de raisons d'interroger cette éclaireuse du vécu juvénile sur ce que le théâtre fait aux enfants, et vice versa.

Muriel Imbach, qu'est-ce que vous a apporté le fait d'être artiste associée de l'Usine à gaz?
De la confiance et de la force. C'est très agréable de pouvoir compter sur des partenaires enthousiastes à l'égard de mon travail, à l'écoute en cas de besoins concrets. A l'avenir, ce serait super que ce type de collaboration soit proposé à des artistes émergents, car cela permet de donner de la visibilité et du crédit à une démarche artistique, notamment vis-à-vis d'autres théâtres.

Votre travail s'articule depuis plus de dix ans autour du jeune public. Qui est-il? Quelles sont ses attentes, sa manière de s'émouvoir au théâtre?
De 4 à 12 ans, c'est un public rarement amorphe, très réactif et énergique, qui rit, crie, interagit avec les comédiens, ce qui les renseigne immédiatement sur ce qu'ils font. Nous avons la chance d'échanger avec des enfants, dont certains découvrent pour la première fois le monde du spectacle. Ils ont des yeux tout frais, prêts à manger le monde. Les scolaires sont souvent des grands moments de joie.

En tant que metteuse en scène, qu'est-ce que cela change de créer avec et pour le jeune public?
Cela offre une grande liberté. A chaque fois, les ateliers de médiation organisés en amont des spectacles me procurent des épiphanies. J'ai beau avoir lu des ouvrages de philosophie sur une thématique, le regard des enfants m'apporte de nouvelles idées, de l'inspiration. En général, ils ne connaissent pas de tabou sur les questions que l'on se pose. S'ils trouvent quelque chose nul ou chouette, ils vont le dire. Ils ont une logique très intuitive, et en même temps une capacité à faire appel à un imaginaire très farfelu.

Vous avez un exemple?
En 2014, pour mon premier spectacle jeune public, intitulé «Le grand pourquoi», je posais des questions sur la vie et la mort. Et un enfant m'a dit: «J'aimerais bien être mort, car je pourrais hanter les trains fantômes dans les parcs d'attractions et revoir mon grand-papa.»

Quel sera le format de médiation scolaire, dimanche, à l'issue du spectacle «Biais aller-retour»?
C'est un spectacle qui s'adresse aux enfants dès 8 ans. Il parle de nos biais cognitifs, ces raccourcis de pensée pas toujours conscients que notre cerveau opère pour faciliter l'action. Dimanche, nous proposerons un «world café»: il y aura plusieurs tables de discussion, comme autant de portes d'entrée thématiques dans le spectacle. Les participants circuleront de l'une à l'autre et à la fin tout le monde se retrouvera pour débriefer.

Comment fixe-t-on l'âge légal d'un spectacle?
En fonction de la thématique abordée, des réactions suscitées durant les ateliers et du ressenti général, je fixe un âge, qui peut d'ailleurs changer durant la fabrication du spectacle. C'est beaucoup de perception, de prédiction personnelle et une bonne dose de bon sens. Le but étant de favoriser la meilleure réception possible du spectacle.

Le Culture Trip vivra sa deuxième édition dimanche

La représentation, ce dimanche 2 mars, du spectacle «Biais aller-retour» est intégrée au Culture Trip 2025.
Cette virée culturelle inclut trois spectacles, un brunch fait maison, des visites, un goûter, un apéro et une navette pour faire le lien entre l'Usine à gaz (départ à 10h30), le Théâtre de Grand-Champ et le Casino Théâtre de Rolle (retour à Nyon vers 19h30). Au menu également: un spectacle en forme de plongée dans l'univers du pain et un cabaret foutraque sur la dette publique.
L'an passé, le lancement de cette formule culturelle marathon avait réuni une vingtaine de personnes. La deuxième édition devrait afficher complet, avec près d'une cinquantaine d'inscrits. Quelques places sont encore disponibles sur les sites internet des trois théâtres partenaires ou sur www.theatres-coteacote.ch (prix forfaitaire: 60 francs).

Infos utiles

«Biais aller-retour» (dès 8 ans), samedi 1er mars à 17h; dimanche 2 mars à 11h, suivi de l'atelier de médiation «Si on en parlait?»
www.usineagaz.ch.

Dette publique et cabaret foutraque

THÉÂTRE

Entre jeu baroque et chants de «barbershop», quatre comédiens démystifient avec humour les impensés de la doxa économique au Casino Théâtre de Rolle.

Voilà un spectacle qui ne nous fera peut-être pas rire pour rien. Porté par quatre comédiennes et comédiens parfaitement renseignés, «La grosse déprime» empoigne l'hermétique sujet de la dette publique dans une forme scénique qui tient du cabaret foutraque.
Il n'en fallait pas moins pour démystifier discours politiques et poncifs économiques autour de cet assommoir, de cette «épée de Damoclès» selon les mots de l'éphémère premier ministre français Michel Barnier.
«Le point de départ de ce spectacle, c'est la sensation d'incapacité à se projeter dans l'avenir, dans un monde mal gouverné et qui ne va pas dans le bon sens», explique Marie Ripoll, membre du collectif Moitié Moitié Moitié avec Cécile Goussard, Adrien Mani et Matteo Prandi.

La dette c'est mal?

Ces quatre anciens de La Manufacture, à Lausanne, ont mené l'enquête pour comprendre l'origine de leur déprime. Potassant manuels de théorie économique ou essais à contre-courant, comme le pamphlet jubilatoire de Sandra Lucbert intitulé «Le ministère des contes publics».
«On nous dit que la dette publique c'est mal, qu'il faut la supprimer et couper dans les dépenses, mais en face de ce discours, qu'est-ce qu'il y a? Le patrimoine, les hôpitaux, les écoles, les services publics, des choses qui appartiennent à tout le monde», expose Marie Ripoll.
Avec cette troisième création, le collectif entend participer à «l'effort de réveil» en mettant un questionnement politique au service d'une forme artistique, ludique et amusante, avec l'humour et le chant pour faire sauter les clichés.

Le «barbershop»: un chant a cappella

Pour sa partition chorale, le quatuor s'est inspiré de l'art vocal dit du «barbershop», inventé dans les échoppes de barbier d'Amérique dans les années 1900.
«Il s'agit de chants a cappella pour quatre voix, toutes différentes mais très proches harmoniquement, qui produisent une sonorité légèrement mielleuse, explique Maria Ripoll. Nous avons beaucoup visionné de concours sur Internet, les chanteurs reprennent des tubes populaires qu'ils interprètent avec humour, à la limite du sketch. C'était le répertoire idéal pour faire passer la pilule et rendre belles des choses rébarbatives.»
Plusieurs chansons ont ainsi été écrites par le collectif avant d'être mise en musique par Lucien Rouiller, qui dirige notamment Prangins en Chœur.

Après la novlangue du management

«La grosse déprime» fait suite à un premier spectacle, monté en 2018, sur l'imaginaire de la montagne (avec chants corses et occitans), et un second, en 2021, sur la novlangue managériale (avec chants baroques).
Adeptes du travail à l'horizontal et de l'écriture de plateau, les quatre acolytes ont élu le rire et la parodie pour approfondir la réflexion. Leurs cibles: les dirigeants imprévoyants de notre monde, les journalistes des chaînes d'info, les échangeables experts économiques et leurs discours mainstream.
Après son décollage rollois, la pièce partira pour une tournée de 37 dates en Suisse romande et à Lyon. **MMA**

«La grosse déprime», Casino Théâtre de Rolle, me 26, je 27, ve 28 février à 20h, di 2 mars à 17h.
www.theatre-rolle.ch.



Les membres du collectif Moitié Moitié Moitié: Adrien Mani, Cécile Goussard, Marie Ripoll et Matteo Prandi. AUDREY BERSIER